



LE CAPITAL POUR TOUS

(Continué)

IV

Il n'y a pas deux moyens de créer les capitaux ; il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais qu'un seul. Voici le procédé ; il est à la portée de tous les hommes, sans excepter les plus pauvres.

Un journalier de la campagne, un terrassier, un aide maçon, un porteur de fardeaux, un commissionnaire, un malheureux qui ne possède que ses bras et ses jambes se dit un beau matin : « Et moi aussi, je veux avoir un capital ! Mon indigence me place à l'arrière garde de la Société, parmi ceux qui produisent le moins parce qu'ils sont moins bien outillés que les autres. Je veux monter en grade, devenir un petit bourgeois, acquérir un outillage supérieure qui me permettra de produire plus et mieux avec moins d'efforts. Pour cela je mettrai quelque chose de côté aujourd'hui même.

Cette courageuse résolution le conduit à épargner dix sous sur son salaire ; ne vous moquez pas de lui ! Par cet acte de prévoyance et de renoncement, il s'est placé d'emblée au dessus

de tous ceux, riches ou pauvres, qui consomment leur revenu en entier. Il a bien mérité de lui-même, de ses futurs héritiers, de son pays, de l'humanité qui est riche du total des épargnes individuelles. Plus le salaire quotidien de cet honnête homme était modeste, plus la privation qu'il a dû s'imposer était sensible, plus il est digne de respect.

Mais, me direz-vous, lorsqu'il aura jeté dix sous dans sa tirelire il n'en sera pas plus riche : dix sous ne sont pas un capital. Non, mais c'est en mettant des sous l'un sur l'autre que les hommes ont commencé tous ces énormes capitaux, ces montagnes de richesse accumulée, qui vous étonnent aujourd'hui. Il n'y a pas un million qui n'ait commencé par être sou, comme il n'y a pas un chêne qui n'a pas d'abord été gland.

Si les 1,800 millions d'individus qui peuplent la terre épargnaient un sou par tête et par jour, le total de leurs économies s'élèverait à 180 millions de piastres le premier soir, à 65 milliards 510 millions au bout de l'année, à 657 milliards à la fin du premier siècle, sans compter les intérêts accrus.

Qu'est-ce que le salaire du journalier ? Le prix du travail qu'il a fait dans sa journée. Qu'est-ce que les dix sous qu'il a mis en réserve ? Une portion de ce salaire qu'il pouvait consommer le jour même, en buvant un verre de vin, par exemple, en fumant un cigare, et qu'il a mieux aimé conserver en se privant un peu.

Le jour où les sous mis l'un sur l'autre dans la tirelire d'un malheureux lui permettent d'acheter des outils, il exécute une besogne qui lui demande moins d'efforts, et gagne davantage. Le travail fait et accumulé vient en aide au travail à faire. Gagnant plus, il pourra épargner davantage sur son salaire quotidien. On retranche plus aisément vingt sous sur une journée de deux piastres que dix sous sur une journée d'une piastre. Il peut déjà prévoir et fixer par avance l'instant où son travail, aidé d'un tout petit capital, lui permettra de réaliser un capital plus fort, et de partir à son compte une petite industrie. Encore un peu de courage et d'épargne, il est bourgeois, c'est-à-dire tout à fait bien outillé pour produire. Le capital est un outil que l'on fait et que l'on perfectionne pour s'aider soi-même et ses enfants après soi.

La plus habile ouvrière en couture gagne bien strictement le nécessaire, si elle n'a d'autre capital qu'une aiguille au bout de ses pauvres petits doigts. Mais qu'elle arrive par un miracle de courage à épargner le prix d'une machine à coudre : elle double en un rien de temps le salaire de ses journées, l'épargne lui devient plus facile, elle pourra tripler, quadrupler son capital, employer des ouvrières, se faire entreprenante, c'est à dire bourgeoise, et ajouter au gain de son travail manuel une partie du gain d'autrui. Elle préleva logiquement, honnêtement un bénéfice légitime sur la production des petites ouvrières qui viendront coudre chez elle, car elle a créé, seule par son travail et ses épargnes, l'outillage perfectionné qui leur permet de coudre mieux et plus vite. Dira-t-on pour cela qu'elle exploite ses ouvrières ? C'est une question qui mérite d'être traitée en quelques mots.

(A suivre)

J. L. LACHANCE.

L'Exposition Provinciale de Québec est le fort qui guide les cultivateurs progressifs.

LA GUERRE EUROPEENNE

par R. M. Pucet.

(suite)

Or la production agricole respective des deux puissances est celle-ci :

France :

Surface cultivée, hectares ⁽¹⁾. — 36,977,000.

Blé, hectolitre, 94,665,480.

Orge, hectolitre, 157,087,844.

Avoine, hectolitres, 111,163,052.

Seigle, hectolitre, 17,006,808.

Pommes de terre, tonnes ⁽²⁾, 16542,900.

Allemagne :

Surface cultivée, hectares ⁽¹⁾, 35,055,400.

(1) L'hectare vaut 2 acres et demi.

(2) L'hectolitre vaut environ 3 mètres.

Blé, hectolitres, 46,946,837.
Orge, hectolitres, 53,778,708.
Avoine, hectolitres, 182,629,080.
Seigle, hectolitres, 139,130,220.
Pommes de terre, tonnes ⁽²⁾, 33,719,634.

Par le tableau ci-dessus, nous voyons déjà l'infériorité de la production allemande en blé, par rapport à la production française. Sa supériorité s'affirme seulement dans la culture des autres céréales, mais il ne faut pas oublier que la bière est la boisson nationale allemande et que l'orge récolté est employé à la fabrication de cette boisson. La pomme de terre est la nourriture presque exclusive des classes pauvres et l'élevage du porc qui occupe une grande place dans l'élevage allemand aide à la consommation de ce farineux. La farine de blé fournit la portion rationnelle nécessaire à l'individu et la production du blé en Allemagne est de plus de moitié inférieure à la pro-

(3) La tonne vaut environ 2200 livres.

duction française avec une population supérieure de 25,000,000 d'habitants.

Il ressort donc que l'Allemagne a besoin d'importer une grande quantité de produits indispensables à la vie et que si ce pays ne peut recevoir ces produits il est guetté par la famine.

D'un tableau comparatif récent, il appert que les importations allemandes se sont élevées en 1912 à la somme de 1 milliard, 922 millions, 200,000 francs.

Savoir : Céréales, 980,125,000 francs ou 196,025,000.

Fruits, 82,625,000.

Animaux et viandes, 277,125,000.

Beurres et Fromages, 90,875,000.

Oeufs, 179,575,000.

Poissons, 107,375,000.

Café, 204,500,000.

Par ce même tableau, il ressort que les importations françaises se sont élevées à 425,000,000 de francs compensées par des exportations de même nature chez nos voisins.

L'exposé ci-dessus n'indique pas que l'Allemagne est un pays pauvre, son